

4^e dimanche de Pâques C et festivités johanniques

Ac 13, 14.43-52

Psaume 99

Ap 7, 9.14b-17

Jn 10, 27-30

Que n'a-t-on pas dit de l'humble bergère de Domrémy devenue l'âme de la résistance de la France contre l'envahisseur ! Certains se sont servis de ce cliché pour sacrifier à une sensibilité de pacotille et broser le portrait douceâtre d'une Jeanne saint-sulpicienne entourée de ses moutons. D'autres, à l'extrême opposé, ont vu quelque chose d'incongru dans l'histoire d'une paysanne qui se mue en chef de guerre : derrière ses origines modestes ils ont voulu démasquer une supercherie, n'hésitant pas à faire d'elle une enfant d'origine princière, fille cachée de Louis d'Orléans et de la reine Isabeau de Bavière. Pour les uns comme pour les autres, le paradoxe de Jeanne n'était pas tolérable. Les premiers voyaient en elle un simple instrument choisi au hasard par un Dieu jupitérien négateur de l'autonomie de ses créatures et les pilotant à distance ; les autres n'admettaient pas qu'avec ses vertus héroïques et de son destin d'exception elle puisse être l'une d'entre nous.

En associant dans sa personne des contraires apparents, la vie et la mort de Jeanne d'Arc illustrent une vérité qui est de tous les temps, celle de l'union de la nature et de la grâce. La théologie nous apprend que Dieu n'a pas besoin de détruire la nature ou de la mettre entre parenthèses pour laisser la voie libre à sa grâce. Cette nature dont il est le créateur n'est pas être pour lui un empêchement à agir : il ne s'en offusque pas, mais il l'interpelle, il la sollicite, il lui propose d'entrer en alliance et de coopérer à son dessein. C'est ainsi que les choses se sont passées avec la Vierge Marie, et elles ne se sont pas passées autrement avec Jeanne la Pucelle.

Cette alliance de la nature et de la grâce est présente aussi dans la Parole de Dieu lue en ce quatrième dimanche de Pâques. Le passage des Actes des Apôtres que nous avons entendu nous rapporte la réponse faite par Paul et de Barnabé aux membres de la communauté juive d'Antioche de Pisidie qui rejettent le message de l'Évangile. Cette réponse est la citation d'une prophétie d'Isaïe : *« j'ai fait de toi la lumière des nations pour que, grâce à toi, le salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre »* (Isaïe 49, 6) Dans le texte d'Isaïe, ces paroles sont adressées par Dieu à un personnage dont on ignore le nom et qu'on appelle le Serviteur. Il est celui que Dieu s'est choisi pour accomplir son œuvre de salut, et dès la première génération chrétienne on a vu dans ce Serviteur le Christ Jésus lui-même. Mais voilà qu'ici des disciples du Christ, des apôtres, ont l'audace inouïe de revendiquer ces paroles comme si elles leur étaient adressées – c'est-à-dire en définitive comme si leur agir ne faisait qu'un avec celui du Christ. Ce qui était dit du Serviteur – *« j'ai fait de toi la lumière des nations »* – est dit maintenant des membres de l'Église qui y voient, selon leurs propres termes, *« le commandement que le Seigneur nous a donné »* : une audace – certains diront une outrecuidance – que se permettent ici Paul et Barnabé, mais que bien d'autres dans l'histoire chrétienne pourraient reprendre à leur compte, à commencer par Jeanne d'Arc elle-même dans sa certitude inébranlable que sa mission lui vient de Dieu. C'est le sens de sa célèbre répartie devant ses juges, qui est bien autre chose qu'un blanc-seing donné aux gens d'Église et à leurs comportements bien peu édifiants : *« m'est avis que Jésus-Christ et l'Église c'est tout un ! »*

Si nous faisons un pas de plus, nous constatons sans peine que cette adéquation de la nature et de la grâce, de ce qui vient de l'homme et de ce qui vient de Dieu, s'enracine dans un des articles de foi les plus fondamentaux du christianisme, celui de la coexistence de la divinité et de l'humanité dans l'unique personne du Christ. La foi chrétienne ose affirmer que les pensées, les paroles et les actes de Jésus de Nazareth étaient en même temps pensées, paroles et actes de Dieu.

Tournons-nous maintenant vers l'allégorie du Bon Pasteur que nous lisons en ce quatrième dimanche : elle ne nous dit pas autre chose. Devant l'incurie et le mensonge des pasteurs de son peuple qui laissaient les brebis s'égarer et se disperser, Dieu avait déjà déclaré solennellement par la bouche des prophètes Jérémie et Ézéchiél, qu'il prendrait désormais la tête de son troupeau, qu'il le rassemblerait pour le faire paître en sécurité dans de bons pâturages (*Ezéchiél* 34), et qu'il lui donnerait un pasteur qui serait comme un autre lui-même (34, 23-24). Or précisément, dans notre évangile, Jésus parle de « ses » brebis comme s'il en était l'unique pasteur ; il se dit capable de leur donner la vie éternelle ; il affirme que personne ne les arrachera de « sa » main qui est équivalentement « la main du Père » ; et au grand scandale de certains qui s'apprêtent à le lapider, il conclut ses paroles en déclarant : « *le Père et moi, nous sommes UN.* » C'est cette extraordinaire symbiose entre ce qui vient de Dieu et de ce qui vient de l'homme, dans le respect absolu de leurs deux libertés, qui est au principe de l'audace du Christ, mais aussi de l'audace des saints.

Mais où donc ces mêmes saints ont-ils puisé l'assurance qui leur fait dire que leur action correspond bien à la volonté de Dieu ? Devant une telle assurance notre mentalité contemporaine s'insurge, toujours prompte à suspecter des relents de fanatisme dans un enthousiasme trop sûr de lui-même. Y a-t-il là autre chose que folie, orgueil et démesure ?

La première réponse à cette crainte qui semble tout à fait fondée se trouve dans les effets de la vie et de l'agir des saints : « là où les saints passent, Dieu passe avec eux » n'hésitait pas à dire Jean-Marie Vianney. Là où le fanatique va jusqu'à se tuer pour mieux donner la mort, le saint va jusqu'à donner sa vie pour ceux qui le mettent à mort. Son passage en ce monde, qu'il aboutisse ou non au martyre, sert la vie et la fait grandir. Non seulement Jeanne n'a jamais tué personne, non seulement elle n'est entrée en campagne que forcée par les circonstances, non seulement elle ne s'est pas abandonnée à la haine, mais il faut aller jusqu'à dire, même si cette idée peut paraître étrange, qu'elle a fait la guerre avec amour. Sachant bien que le Christ demande à ses disciples d'aimer même leurs ennemis, c'est ce précepte qui a toujours guidé son existence, marquée par le refus de céder à la haine et le souci constant du respect absolu de l'humanité de l'adversaire et de la sienne propre – car la haine qui cherche à avilir l'ennemi avilit en premier lieu celui qui s'y abandonne.

Je rappelais à l'instant qu'à la fin de l'épisode que nous avons entendu, les adversaires de Jésus s'apprêtaient à le lapider. Nous avons là une deuxième réponse au soupçon porté contre celui qui prétend accomplir la volonté de Dieu à l'image du Christ : comme son refus de haïr n'est pas partagé par ceux qui l'attaquent, son engagement pour la justice et la vérité finit par lui coûter la vie. Le signe ultime que donnera Jeanne au monde de son temps et aux générations à venir sera celui de l'acceptation de sa mort, à l'image du Christ qui a accepté la sienne et qui en a fait le lieu du don ultime. C'est ainsi qu'au-delà de la mort et dans la foule immense des témoins qui ont blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau, Jeanne nous indique le seul chemin de vie, celui dont l'Agneau est le précurseur : car c'est « *l'Agneau... [qui] sera leur pasteur pour les conduire aux sources de la vie ; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.* »